

QUI PERD, GAGNE

(Suite et fin.)

Claire suivit cet avis. Quand le vieillard vint s'informer de son état, elle lui sourit, l'approcha d'elle en inclinant ses cheveux blancs sur son visage, elle l'embrassa tendrement. Le vieillard répondit à ses caresses, prit sa main dans les siennes, la serra en y déposant quelques baisers et en laissant descendre de ses joues des larmes d'attendrissement. Quand la jeune fille comprit qu'il était ému, elle le regarda avec un nouveau sourire et dit :

— Ah ! ça, bon papa, faites-vous toujours votre partie d'échecs ?

— Quelquefois.

— Ah ! pas tous les jours alors ?

— Non.

— M. Alfred ne vient donc plus ?

— Tu dois bien savoir que non. Après ce qui s'est passé, je lui ai défendu ma porte. Ma chère enfant, ne prononce jamais ce nom devant moi.

— C'est fâcheux, vous aimiez bien sa partie.

— Oui, mais son audace, en venant compromettre ta tranquillité, m'oblige à m'en priver désormais, du moins chez moi. Je le regrette aussi ; mais le devoir et l'honneur sont au-dessus d'une habitude.

Claire fit une moue assez expressive, retira sa main de celle du marquis, se retourna et parut vouloir rester seule et reposer.

Quand le docteur revint, elle lui dit ce qui s'était passé.

— Bon, bon, il n'y a pas eu d'emportement, c'est déjà quelque chose. J'ai une idée, je vais l'exécuter.

— Dites-moi, monsieur le marquis, vous n'avez plus la société de votre plus terrible adversaire, eh bien ! je joue aussi aux échecs, moi, j'y ai quelque talent ; je voudrais bien me mesurer avec vous. De temps en temps, je reçois quelques amateurs, voulez-vous me faire l'honneur, à ma première réunion, de venir passer une soirée chez moi ?

Le marquis accepta. Le docteur était certain de son assentiment. Un vrai joueur d'échecs ne refuse jamais de profiter d'une occasion.

A cette soirée, le marquis eut donc le docteur pour adversaire, et trouva en lui une résistance beaucoup plus forte qu'il ne le supposait. Il eut toutefois l'avantage et se retira donc émerveillé du résultat. Le docteur prétendit éprouver une recrudescence de passion pour ce jeu, et ses réunions se multiplièrent ; le marquis n'en manquait pas une.

Au bout de quelques semaines, le docteur voulut frapper un grand coup. Il alla trouver Alfred et l'engagea à venir en le prévenant des faits, en lui donnant sur Claire tous les renseignements qu'il désirait, et surtout en l'assurant de la persévérance de ses affections, ainsi que de l'espoir d'un succès futur.

Alfred, heureux de ces détails, s'empressa d'accepter. Il vint ; quand il se présenta, le marquis était occupé à terrasser un pauvre diable qui débutait, pour ainsi dire.

— Marquis, s'écria le docteur, j'ai remené l'enfant prodigue, laissez là M. Duval ; il n'entend rien encore aux échecs ; voici, voici votre véritable adversaire.

A la vue d'Alfred, le marquis bondit sur sa chaise et voulut se retirer.

— Vous refusez de combattre, marquis ! Ah ! ça, auriez-vous peur ? Tout le monde dit que vous avez fait d'énormes progrès depuis quelque temps ; tout le monde aurait-il menti ? Voyons, marquis, prouvez que tout le monde a dit la vérité !

Le docteur était sûr de l'effet de ses paroles. L'amour-propre du joueur domine les rancunes, l'espoir d'un triomphe apaise les colères ; le marquis remit l'échiquier en place ; le docteur prépara les pièces, et la partie commença.

— Perdez, surtout, avait dit le docteur bas à Alfred.

Et Alfred perdit.

Je m'adresse, en racontant ces détails, à des joueurs d'échecs ; ils comprennent fa-

cilement les impressions du marquis à la fin de cette séance. Le docteur avait mis adroïtement en avant des progrès imaginaires dans la manière de jouer du vieil aristocrate ; il avait touché la corde sensible de cette confiance en soi-même dans laquelle se complait si aveuglément l'amateur, et les faits venaient de réaliser l'illusion. Malgré la froideur avec laquelle il quitta la réunion, il éprouvait une indécible satisfaction de sa victoire. Le repos lui avait profité.

— Je me suis retrouvé, se dit-il à lui-même.

Et, quand le docteur, en le reconduisant, lui adressa de nouvelles félicitations et l'engagea à revenir, il hocha doucement la tête, laissa échapper un sourire et répondit :

— Nous verrons, cher docteur.
C'était un assentiment.

Cinq à six réunions eurent ainsi lieu ; obéissant au docteur, Alfred se laissait battre presque toujours, et même, à la dernière séance, feignant l'impatience, la mauvaise humeur et presque la colère, il offrit à son tour de jouer un louis la partie, perdit trois parties, et rendit ainsi au marquis l'argent qu'il en avait reçu.

Le lendemain matin, l'ivresse du succès durait encore, et, ne pouvant maîtriser sa joie :

— Claire, dit-il, je bats facilement maintenant ce M. Alfred Belval qu'on croyait si fort, et qui m'avait étourdi par quelques débuts qu'il a étudiés toute sa vie.

— Vraiment ?

— Oui, je connais ses ficelles maintenant ; figure-toi que, hier, il a voulu intéresser le jeu, et voici trois louis que je lui ai largement gagnés. Tiens, bichette, embrasse-moi, je t'en fais cadeau ; achète-toi quelques chiffons.

Lorsque Claire redit au docteur cette conversation, celui-ci s'écria :

— Parfait, tout va bien, chère enfant, espérez.

Afin de mieux préparer ses batteries, le docteur demanda au vieillard la permission de venir à son tour lui tenir quelque fois compagnie et faire sa partie. Il s'était, lui aussi, assuré-t-il, pris d'une véritable passion pour les échecs depuis qu'il s'y était remis. Le marquis fut d'autant plus charmé de cette proposition, qu'il était réellement le plus fort.

Claire avait recouvré la santé, repris ses couleurs, Claire espérait.

— Décidément, je ne suis pas de force, marquis, s'écria-t-il un jour. Pourquoi n'engagez-vous pas Alfred à venir comme autrefois ?

— C'est impossible.

— Impossible, impossible, et la raison de cette impossibilité ?

— Vous la connaissez, docteur, je vous ai dit les faits.

— Voyons, marquis, parlons raison : Que reprochez-vous à ce jeune homme ?

— Son audace, parbleu !

— Vous voulez dire son amour. Ce sentiment n'est-il pas naturel, cher marquis, dans une personne telle que lui ? Alfred est jeune, intelligent, impressionnable ; il commence à se faire un nom distingué au barreau. Il est ou sera fort riche. Son père...

— Attendez, docteur, c'est là que réside l'audace.

— Comment ?

— Son père, un maquignon ! et aspirer à la main de la fille d'un vicomte, du colonel de Limeuil, c'est d'une impertinence outrée !

— Vous exagérez, marquis. Réfléchissez, examinez. Le père d'Alfred a une magnifique fortune et n'a que lui d'enfant. L'avenir de Claire est donc assuré, avenir plein de brillantes espérances, de bonheur et de succès ; cela ne vaut-il pas un titre, sonore peut-être, mais inutile ?

— Inutile, docteur ?

— Inutile, oui : vous en voulez un ? eh bien ! je dirai à M. Belval d'aller en Italie, en Toscane ou en Sicile. Dans ces pays, avec quelques écus, on vous fait baron, comte, duc ou marquis. Dix mille francs suffisent pour fabriquer un prince en i, en a ou en o. Le prince de Belval, de Bel-

vala, de Belvalo, comme vous voudrez. Le père d'Alfred est assez riche pour se payer cette fantaisie.

— Vraiment ?

— C'est comme cela. Puis, fin, je dois vous le dire, marquis, Claire aime ce jeune homme, Claire est sensible, possède mille qualités, mais elle a une volonté de fer. Votre résistance à cette volonté a fait le mal ; en persévérant, vous tuerez cette enfant. Enfin, considérez donc aussi votre position, vos intérêts, votre bien-être. Ces jeunes gens, unis, resteront avec vous, vous participerez à leur bonheur ; vous idolâtrez Claire et Claire vous aime ; en consentant à cette union, vous donnerez un nouvel alimenter à ses affections pour vous ; vous verrez redoubler ses soins, ses prévenances, vous jouirez doublement ainsi de sa félicité.

— Vous m'étonnez, docteur ! laissez-moi.

— Vous réfléchirez.

Le marquis ne répondit pas.

— Et puis, marquis, songez donc, vous aurez ainsi constamment votre partie ; comme vous, Alfred aime les échecs ; bien plus, il se croit intérieurement, et ceci entre nous, le plus fort, et dernièrement, vous l'avez battu. Quel plaisir de renouveler la preuve de sa supériorité !

— Vous croyez donc que je suis réellement plus fort que lui ?

— Cela est évident ; les faits, marquis, les faits sont là.

— Mais sa partie est rude.

— Plus de gloire pour vous.

Et la figure du marquis s'illumina alors d'un de ces rayons de vanité flattée que le docteur sut parfaitement interpréter. Il avait touché juste.

— Voulez-vous que je le ramène chez vous ?

— Mais Claire ?

— Il ne la verra pas, si vous persistez dans vos idées, ou bien, mieux encore, elle a besoin de changer d'air. Envoyez-la chez quelque parent.

— Mais votre Alfred consentira-t-il à repaître chez moi ?

— Je vous le garantis.

— Je verrai, docteur.

C'était tout dire ; l'amour des échecs triomphait ; puis, rendre témoin de la défaite de son rival la ville entière, c'était une pensée dont le charme enthousiasmait le marquis.

Tout se passa comme l'avait indiqué et prévu le docteur. Alfred, piloté par ses conseils, reparut bientôt et se laissa démonter par son adversaire. Le bon vieillard, ivre de ses fausses victoires, les attribuait naturellement à son talent, et il était heureux.

Cependant, il fallait tenter le grand coup, redemander la main de Mlle de Limeuil.

Le docteur, au courant des habitudes de M. d'Herville, savait qu'il dirigeait souvent ses promenades vers son ancien manoir ; que là, il se recueillait dans ses émotions et les souvenirs d'un glorieux passé. Il savait enfin qu'on l'avait plusieurs fois surpris, à l'heure où il fallait abandonner la vue de ce manoir, à laisser couler des larmes qui trahissaient ses regrets.

Une pensée hardie surgit dans l'esprit du docteur.

Il fallait faire rentrer le marquis dans ce manoir. Il se rendit chez Alfred :

— Mon ami, lui dit-il, il faut tenter un dernier effort, une épreuve suprême. Le marquis est plein de l'idée de sa supériorité. La première fois que vous vous rencontrerez, continuez à perler et montrez-vous impatient. Intéressez le jeu, perdez encore, jouez une somme importante, perdez toujours, eufin, proposez de jouer le domaine. Sûr de lui, le marquis acceptera. Disposez votre partie de manière à tenir la victoire en suspens ; j'interviendrai alors ; je dirai la vérité au marquis ; je lui dirai que, pour lui complaire, vous avez renoncé à faire usage de votre supériorité ; je lui dirai que vous avez résolu même de perdre la valeur du domaine pour lui être agréable et préparer l'avenir de Claire. Je lui révélerai votre patience, votre dévouement, votre cœur enfin. Le marquis, malgré le ridicule de ses préjugés, est un honnête et

excellent homme au fond. Il sera touché, ému, reconnaissant et vaincu par l'offre généreuse d'une restitution ; car ce manoir fait aujourd'hui partie des propriétés de votre père. Ce sera votre cadeau de noces.

Les événements réalisèrent encore ce projet et les prévisions du docteur.

Enfin, résumons ce récit.

Quelques jours après la séance méritoire de cette partie dont l'enjeu était le bonheur de Claire et d'Alfred, où le vieillard, touché des sentiments de son futur petit-fils, avait laissé tomber sa tête sur la poitrine du jeune homme et du docteur, le marquis d'Herville avait fait sa rentrée dans le château de ses aïeux, et le père d'Alfred, fier à son tour de la noble alliance que contractait son enfant, avait ajouté à la munificence de sa dot tous les accessoires nécessaires à une habitation seigneuriale : chevaux, calèche, domestiques, etc.

Les jeunes époux furent bientôt unis. Le père d'Alfred vint habiter avec eux, ainsi que le marquis. Les enfants multiplièrent autour d'eux tout ce que l'amour filial a d'inspirations et de secrets pour charmer la vieillesse et la bercer au milieu des enchantements de l'âme avant qu'elle ne s'envole vers l'éternité.

— Si vous m'aviez gagné, mon cher Alfred, quand vous avez paru chez le docteur, vous auriez perdu tout élément de succès. Vous n'auriez jamais eu la main de votre femme.

En mémoire de ces paroles, Alfred Belval adopta pour devise le titre de cet article : *Qui perd, gagne.*

Dans le monde des échecs, on me reprochera, sans doute, certaines digressions.

— Bavard, dira-t-on, quel rapport à notre science avec vos souvenirs de collège, le portrait d'une jeune fille et les amourettes de deux folles têtes ?

Tout beau, messieurs les critiques ; en essayant de distraire le lecteur, j'ai cherché à me distraire aussi, et rien ne sourit plus agréablement à l'imagination que les réminiscences et les folies du jeune âge ; cette première digression n'est donc qu'une compensation de mon œuvre ; quant à la seconde, si cet article tombe sous les yeux d'une belle Ecossaise, ce que j'espère, car les beautés fourmillent dans ce pays, elle sera non-seulement excusée, mais approuvée.

Toute jolie femme aime à se mirer dans le portrait de ses charmes et le tableau des émotions qu'elle inspire, quelle que soit la main qui les ait tracées ; celle d'un vieillard la flâne peut-être plus encore, car elle donne la preuve que les impressions du cœur et les souvenirs de bonheur résistent bien plus fortement que les attractions physiques aux ravages du temps ; charmante lectrice, n'êtes-vous pas de mon avis ? Répondez-moi, répondez-moi tout bas, je ne révélerai pas votre avis. Du reste, confidence pour confidence : Le portrait de l'héroïne de mon récit est celui de la mère de mes enfants, de ma femme, un noble cœur autrefois sur la terre, un ange au ciel, aujourd'hui !

ALPHONSE DELANNON.

Le massacre des Anglais à Isandula. par les Zoulous ou sauvages du Cap

On s'est ému en Angleterre de cet échec et on a immédiatement envoyé en Afrique toutes les forces nécessaires pour écraser les barbares mais braves Zoulous.

Au début de la campagne, les jeunes soldats anglais s'amusaient beaucoup à la vue des guerriers zoulous, avec leurs immenses boucliers qui les couvrent du menton jusqu'aux pieds, et qui, tout en les garantissant fort bien des sagaces indigènes, sont impuissants à les protéger contre les balles des carabines Henry-Martin. On riait aussi beaucoup de la coiffure des sauvages, le front ceint de bandes-lettres en peau de loutre, avec leurs touffes de plumes d'autruche, avec leurs oreillons en peau de renard et leurs queues de vaches blanches suspendues au cou—ce qui constituait à peu près tout leur uniforme.

La gaieté redoublait surtout à la vue de